Document généré le 12 juil. 2025 19:59

Inter
Art actuel

TransCultural Exchange à Québec : « *Your connection to the World* »

Hélène Matte

Numéro 130, automne 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88961ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Matte, H. (2018). Compte rendu de [TransCultural Exchange à Québec : « *Your connection to the World* »]. *Inter*, (130), 64–66.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

> Louise Ruelland, *Les éclaireuses*, 2012. Du 18 au 20 juin 2012, la toile est apparue au Times Square, faisant suite au concours web « Artist wanted » (www.see.me).

TRANSCULTURAL EXCHANGE À QUÉBEC : « *YOUR CONNECTION TO THE WORLD* »

▶ HÉLÈNE MATTE

Les Américains, ils l'ont l'affaire ! Ils sont tellement d'affaires qu'ils seraient capables de nous vendre notre propre cabane à sucre. Quand le vaisseau TransCultural Exchange (TCE) est descendu sur Québec en février 2018, je me suis demandé ce qu'il avait à nous vendre, sinon la vente elle-même…

QUÉBEC, ICI SATURNE

À première vue, je ne me suis pas sentie interpellée par l'événement. J'avais mis la main sur la publicité, uniquement en anglais. C'était une image de l'espace avec le slogan « *Your connection to the world* ». Il me semblait que le monde, ce n'était pas l'univers, et que j'étais déjà assez connectée, parfois même un peu trop, merci. Je n'avais pas besoin des sondes de la NASA. Sur l'image, il y avait une minuscule étoile nommée Earth (Terre) et au coin arrivait une grande masse d'ombre circulaire suivie d'une lignée lumineuse qu'on devinait être la planète Saturne.

Ensuite, j'ai vu le sous-titre (traduit ici) : « Conférence sur les possibilités en arts : explorez de nouveaux horizons ». Le TCE offrait ateliers, réseautage, conférences, et promettait la rencontre avec des critiques, des commissaires, des artistes, des *art dealers*, des directeurs de résidences… Immanquablement, la curiosité m'a gagnée. Je me suis dit qu'il était vrai que Québec et sa province étaient bien petits – pour ne pas dire nés pour un petit pain –, que les programmations étaient saturées, qu'il y avait trop d'artistes pour les fonds alloués en culture. J'avais encore cette semaine reçu un refus pour un dossier envoyé à un appel qui, pourtant, semblait fait pour moi. Pourquoi ne pas m'ouvrir encore et voir plus loin, voir ailleurs si j'y étais ? Bon, j'en avais vu d'autres, je n'allais tout de même pas croire tout ce qu'on me disait, même en anglais : « Votre travail trouve du support, les idées volent, le réseau s'agrandit, des amitiés et la carrière prennent forme, les possibilités se présentent, LE RÊVE DEVIENT RÉALITÉ. » J'ai considéré le fait que cette publicité de mauvais goût me prenait vraisemblablement pour une idiote et j'ai vu le prix pour participer à l'événement : 100 dollars par jour. Alors, j'ai renoncé et me suis dit que j'irais voir ailleurs, ailleurs.

Néanmoins, quand Le Lieu m'a offert de faire un compte rendu, la curiosité m'a regagnée et je n'ai pas hésité longtemps. J'ai fait garder les enfants et je suis partie. Où ? *In Quebec City*, chez nous, « The 2016 *Culture City of the Year* », primée par le Leading Culture Destinations of the Year, selon la fameuse publicité. Rien de moins.

Contrairement à ce qui était annoncé, je ne me suis pas sentie dans une petite Europe en me promenant dans le Vieux-Québec entre l'auberge de jeunesse, le Morin Center et la Maison de la littérature. J'étais bien en Amérique, *yes sir*, prête à pardonner que tout soit en anglais, cette langue capable de réunir, disons, 140 conférenciers venant de 35 pays. Imaginez le coût faramineux, en temps comme en argent, d'une traduction simultanée ! De toute manière, même si c'était ici, chez nous, et que nous étions invités à contribuer, l'événement ne s'adressait pas strictement à nous. Donc, la seule chose traduite en français, c'était le discours d'introduction des ministres de la Francophonie et de la Protection et de la Promotion de la langue française qui, pour le coup, se sont contentées d'être celles des Relations internationales et de la Culture. C'était déjà ça.

Au programme, *let's get together* et *help yourself* : un buffet de conférences de toutes sortes, pour tous les goûts, genres, âges, budgets. Il y avait un choix d'environ trois conférences par plage horaire. Un gros colloque, donc, mais un colloque qui outrepassait ce que nous rencontrons dans les colloques universitaires, même internationaux. Les panelistes, il faut le dire, n'étaient pas que des intellectuels ou des artistes. Aucun n'était non plus étudiant. Beaucoup venaient en tant qu'organisateurs, commissaires, fonctionnaires d'agences paragouvernementales (Marie-Pierre Dolbec du CALQ et Tara Lapointe du CAC, par exemple) ou directeurs d'associations et de regroupements aux acronymes parfois interminables (comme les orateurs d'exception que sont Lisa Hoffman de l'Alliance of Artists Communities, Bastien Gilbert du RCAAQ et Jan Hanvik du Cross the Bridge LLC et CEO [directeur général] de PAMAR). Des tables se penchaient sur des enjeux artistiques sensibles tels que « Les artistes et la médecine » ou « Ce que les artistes autochtones peuvent offrir à l'art contemporain ». Plusieurs interventions étaient axées sur les résidences, car nombre de directeurs sont venus vendre leur espace comme un lieu d'accueil où les artistes créent, se rencontrent et voient du pays. Certains, plus petits, ont montré leurs paysages et leurs soupers entre amis : en ouverture, le *very nice spot* qu'est le centre Est-Nord-Est, son fleuve et la bienveillance de Dominique Boileau en ont épaté plus d'un. D'autres ont parlé de chiffres, de gros chiffres de gestionnaires et d'experts. Mais après les chiffres, ça sentait la politique, petite et grosse, elle aussi. Nous avons compris entre les lignes que le fait de déplacer le TCE à Québec, plutôt que de le présenter à Boston où il a lieu habituellement, avait évité à certains intervenants en provenance de Palestine ou de Jordanie, entre autres, de se faire brusquer à la frontière américaine ; qu'avec Trump, ce pouvait être un *statement* que de parler « culture » ailleurs. Courtney Wasson, directrice de la galerie Weinberger Fine Art à Kansas City, a proposé une pertinente discussion autour

de l'importance des échanges culturels face à l'isolationnisme et le populisme. C'était comme si une ligue progressiste de la culture était venue se réfugier à Québec, et ce, tout en permettant à de nombreux habitués de l'événement, en provenance de Boston ou d'ailleurs, d'élargir leur point de vue sur l'Amérique.

PROGRAMMATION ÉCLATÉE ET ÉCLATS DE LA PROGRAMMATION

Il n'y avait pas que des conférences. Il y avait des tours guidés privés au Musée national des beaux-arts ou au Monastère des Augustines. Des sessions Pecha Kucha étaient programmées, durant lesquelles les intervenants avaient trois minutes pour présenter leur organisme. Se donnaient aussi des *portfolios reviews* au cours desquels les participants avaient 20 minutes pour rencontrer le commissaire, le directeur artistique ou le responsable de résidences de leur choix… pour la modique somme de 35 $ US. Des tables rondes étaient animées par des artistes qui témoignaient plus intimement de leur pratique, sans charger de frais supplémentaires. Des ateliers étaient donnés, par exemple « Comment faire un documentaire » ou « *How to Create a Stunning Website* ». Celui sur « Les nouvelles technologies et l'impression sur demande » s'inscrivait dans une importante série de propositions autour des arts médiatiques, couronnée en fin d'événement par la soirée de fermeture du Mois Multi, à la coopérative Méduse, lors d'un happening exceptionnel.

La première conférence présentée était titrée « Échange international : construire la réciprocité ». D'autres s'intitulaient « *Artists as Agents of Change* » ou « *Art Works : The Art of Management and Organization* ». La chercheuse et *game designer* Claudia Matera présentait pour sa part un canevas d'intégration économique pour créateurs. Appelé « *Break-in the Desk* », ce modèle appliqué, illustré par des *cartoons* infantilisants, viendrait métamorphoser le monde culturel en éduquant les artistes à être entrepreneurs et à faire des entrepreneurs des créateurs, afin de favoriser les collaborations entre *le monde de la créativité* et *le monde des affaires*. Cette présentation s'inscrivait dans le panel « D'autres options à l'enseignement pour soutenir votre liberté artistique ». Cependant, beaucoup de bonnes intentions semblaient cosmétiques et rendaient difficile le passage effectif « du rêve à la réalité ». À part l'argent qu'il faut, admettons-le, des apories apparaissaient comme le nez au milieu du visage. Quand Aline Schkurovich est venue nous parler de collaboration et de réciprocité tout en nous montrant une fille en bikini étalée sur une plage, j'ai soupçonné que les séjours de résidence qu'elle offre au Mexique étaient de l'ordre du divertissement plus que de celui de l'engagement et de l'« avancement de la discipline ». Quand Courtney Wasson est venue parler d'isolationnisme tout en utilisant le terme générique *Americans* pour parler des gens des États-Unis, c'était d'une certaine façon nous exclure en nous englobant. Ne sommes-nous pas, nous aussi, en Amérique ? Peut-être ne sommes-nous qu'un des satellites de la grosse Saturne, que les Chinois appellent « étoile de la Terre »… Enfin, quand la conférence « *Funding Resources for Artists* » a donné des trucs pour aller chercher de l'argent à l'étranger *pour les Américains des États-Unis*, le sentiment d'exclusion englobante s'est répété. Finalement, quand j'ai profité des produits de la coopérative Délices Érable et cie, un des commanditaires de l'événement, mais que ça goûtait le sirop de maïs, je me suis demandé qui dupait qui. En somme, il y avait assez d'éléments pour garder alerte mon esprit critique, mais également pour pousser des réflexions essentielles tout en mangeant un sympathique popcorn.

ROCK YOUR WORLD

Plusieurs constats résultent de ce qui précède. D'abord, une mise au point s'impose sur la globalisation et la façon dont celle-ci modèle nos organismes culturels. Les centres d'artistes ne sont pas que des agences de voyage. Comment penser globalement et agir localement, plutôt que d'agir globalement en se grattant le nombril ? Le lien entre le monde des affaires et les pratiques artistiques est aussi un enjeu à la mode de chez nous. Il faudrait fouiller cette distinction entre artistes et créateurs tout en se positionnant contre le formatage. Et, peut-être, revendiquer davantage la liberté de refuser de devenir des machines à formulaires, de la promotion perpétuelle, des cobayes à gadgets… « *Speak white* », écrivait Michèle Lalonde, « c'est une langue riche / pour acheter / mais pour se vendre ». La bureaucratisation de la culture, l'empire du *management*, le nombre d'intermédiaires entre les ressources et les artistes, ne mettent-ils pas en péril l'idée d'autogestion à la source de nos centres d'artistes ? Et puis, pourquoi toujours les centres d'artistes ? Pourquoi pas plus de galeries ? Où sont les mécènes ? Y a-t-il un agent d'artistes à qui je pourrais confier mon fardeau de dessins, de manuscrits, de performances, de projets d'expo ?

Un peu plus et je sombrais dans la turpitude et l'*overdose* de popcorn sucré alors que la fameuse publicité m'ordonnait : « *Rock your World !* »

> Linda Lighton (Weinberger Fine Art), *Hit Me*, 2012.

Heureusement qu'il y avait les tables rondes avec des artistes ! Un retour à l'essentiel. Malgré le fait que, ou, plutôt peut-être, parce qu'il présentait une démarche relative aux thèmes de la perte et du deuil, le témoignage de l'artiste Lin Jingling a fait du bien. Universalisante, utilisant des symboles communs dont la langue anglaise, sa pratique puise néanmoins dans une expérience personnelle axée sur l'empathie. Son témoignage sur la répression politique en Chine avait de quoi nous ramener à la réalité, une réalité plus proche du cauchemar que du rêve, cependant. Quant à l'artiste Mitch Ryerson, qui travaille principalement avec le bois pour concevoir des espaces publics et des aires de jeux pour enfants, il nous invitait à une réappropriation du risque comme espace d'apprentissage. L'auditoire était séduit. Je voudrais que ce génial Ryerson vienne en résidence à Québec et laisse des traces dans la ville. Autre proposition : Laura Donkers, une artiste environnementaliste, a réuni un groupe de curieuses autour d'un jeu de cartes de sa confection, nous présentant de manière tout à fait ludique ses recherches autour de la géolocalisation des végétaux. Enfin, l'étrange Simon Lewandowski a proposé un *workshop* sur sa pratique artistique de l'hypnose. C'est dire qu'il y avait de tout.

Il y avait de tout, mais aussi un public varié. TransCultural Exchange est une attraction pour des gens en provenance de tous les continents : une cinquantenaire de la Nouvelle-Zélande, un jeune de Los Angeles, une historienne de l'art d'Istanbul… Il y avait aussi des gens de partout au Québec et, encore, de tous genres : la belle *gang* d'AxeNeo7 descendue de Gatineau sous forme de comète ; l'artiste de Québec André Du Bois qui avait entendu parlé par les branches du TCE ; madame Louise Ruelland, peintre autodidacte depuis 40 ans, arrivant de Trois-Rivières en espérant réexposer en Italie, même si ce devait être à ses propres frais ; Annie Lévesque, propriétaire de la galerie Ni Vu Ni Cornu sur la Côte-de-Beaupré, très heureuse d'avoir accès à tout cela si près de chez elle et pour si peu, les coûts d'un voyage promotionnel en Europe étant exponentiel.

Et puis, il y avait tous ces étudiants en arts de l'Université Laval, l'aimable Thomas Tremblay du Saguenay, entre autres, qui papillonnait çà et là en se chargeant de l'accueil et du bidouillage technique, en plus de permettre aux plus vieux de se sentir encore dans le coup à leur côté. En échange de leurs services bénévoles, ils avaient droit aux conférences et à des *portfolios reviews* gratuitement. Un bon *deal*, selon la plupart.

NOUVEL HORIZON ?

L'événement est terminé. Dans mon horizon actuel, je vois toujours très concrètement l'écran hystérique accroché au Centre Vidéotron, gâchant le paysage de Québec. À part ça, *business as usual*. Mon rêve n'est pas devenu réalité, mais je dois admettre qu'il s'est élargi. Désormais, je rêve que Mick Ryerson réaménage la cour de l'école primaire Saint-Jean-Baptiste, qui en a besoin depuis plus de dix ans. Je rêve que le tableau de Louise Ruelland, qui a fait sensation lors de son affichage au Times Square de New York, puisse être apprécié autrement. J'imagine que le TCE voyage mondialement, de villes de l'Unesco en capitales culturelles, année après année, et qu'un jour, j'y présenterai une conférence sur Don Darby, sait-on jamais.

Il y a plus que ça, par contre. En recevant un événement pareil, nous avons eu droit à un réseautage et à un pragmatisme culturel coiffé de progressisme ; à un colloque brassant des idées qui ne viennent pas seulement des institutions universitaires, mais aussi d'acteurs culturels et économiques et d'entrepreneurs (artistes ou créatifs branchés) ; à une mise en commun accélérée des protagonistes des arts, toutes disciplines confondues, dont les milieux sont dissociés, brisant nos habitudes, nous confrontant à nous-mêmes et au fait qu'un vocabulaire commun n'a pas toujours une même définition, même dans une seule langue. Québec s'est fait secouer la cage, s'est fait brasser la sauce à poutine.

Je ne sais combien nos instances ont investi dans le projet, qui était déjà payé. Mais franchement, c'était en somme un événement vraiment plus stimulant qu'un Red Bull Crashed Ice et beaucoup plus *friendly user* qu'un Sommet des Amériques. Le Vieux-Québec se vide de ses habitants. Bientôt, l'École d'architecture déménagera en banlieue et l'hôpital historique Hôtel-Dieu perdra ses fonctions. C'est bon de revenir dans « l'Vieux », même s'il n'a plus le charme bohème d'il y a 20 ans. Touristes chez nous, investissons les lieux, quand bien même ce seraient les Américains qui inviteraient. *Think big*, chers villageois !

Le pouvoir d'attraction de TransCultural Exchange est épatant. Sa programmation est dynamique et généreuse. Sa volonté de faire bouger les corps et les esprits, de mettre l'art de l'avant, collectivement et mondialement, est phénoménale. L'instigatrice de l'événement, Mary Sherman, est une *terrific* organisatrice et se fait convaincante : « Les arts offrent l'engagement des sens, écrit-elle, l'attrait de l'excellence, la stimulation de la curiosité et l'étreinte intrépide de nouveaux horizons. Comme nous le savons de la nature, nous avons besoin de la diversité pour survivre et les arts nous offrent cela. » Félicitons finalement à Jeanne Landry-Belleau. L'artiste a agi d'agente locale entre le TCE et les protagonistes culturels de la région, parfois farouches. Elle aussi s'est investie bénévolement. Pour conclure sur un *happy end*, permettez-moi encore de rêver américain – rêver ne coûte rien, n'est-ce pas ? – tout en pratiquant mon accent : « *Yes we can make elsewhere great, in us we trust.* »

Cultural proletarian since twenty years, based in Quebec City, Hélène Matte is a freelancer-slasher : writer/poet/*curator/performer/drawing artist/ PhD student/lover of an experimental cineaste who is also a maple producer/mom/citizen. (She rocks !)*

Prolétaire culturelle depuis plus de vingt ans à Québec, Hélène Matte est un électron libre portant de nombreux chapeaux en tant qu'écrivaine et poète, commissaire et médiatrice, performeure et artiste visuelle, doctorante en recherche-création, conjointe d'un cinéaste expérimental producteur de sirop d'érable, mère de famille et citoyenne. (Elle est crevée !) ◀

De Québec, **Hélène Matte** est une poète issue des arts visuels qui dit, une artiste plasticienne qui écrit. Détentrice d'une maîtrise en arts visuels, elle est doctorante en littérature, art de la scène et de l'écran à l'Université Laval. Auteure de nombreux articles sur l'art, organisatrice d'événements culturels, sa pratique interdisciplinaire interroge particulièrement le dessin, l'art action et les poésies manifestes hors du livre. Elle compte à son actif plusieurs expositions et performances en Europe, au Canada et ailleurs en Amérique.